

Le numérique aura-t-il déclassé les enseignants en 2050 ?

■ Que deviendra l'enseignement face aux évolutions de la société ?

■ Et quel rôle tiendront les profs devant la force du numérique ?

En 2050, les classes auront changé, mais pas leurs enjeux.

Ceci est une fiction

Quand tout s'est écroulé, nous n'avons rien entendu. C'est plutôt l'écho des départs qui nous a housculés." Stéphanie Decroix est une belle et impressionnante dame. Les traits de son visage, le ton de sa voix et la précision de son élocution soulignent son souci constant de l'exactitude. A 63 ans, cette enseignante de français aborde les dernières étapes de sa carrière. "Je suis née en 1987, et je n'ai jamais quitté l'école. Mais la classe m'a offert le meilleur des points de vue pour observer le basculement des mondes."

"Qu'est-ce qui s'est passé ? reprend-elle. Etions-nous si mauvais, nous les profs ? Le niveau scolaire était-il à son point le plus bas ? Je ne sais pas. Ce qui est certain, c'est que l'école n'était pas à la hauteur des événements. En Europe, tout s'est accéléré à partir des années 2020. Le décrochage fut d'abord économique. Les capacités du numérique ont plongé nos pays dans un chômage de masse, aggravant les inégalités entre des groupes sociaux qui vivaient déjà dans la méconnaissance réciproque. Plus personne ne partageait les mêmes références, chacun accusait son contradicteur de préférer des 'fake news', et la méfiance envers les médias, les institutions et l'école, ultimes refuges pour la sociabilité, se généralisait. Imperturbable, le climat accélérât sa mue, la fin de l'ère du pétrole housculait la géopolitique, et les Etats s'effaçaient face aux multinationales qui imposaient leur économie, leurs lois et leurs valeurs. Pris dans de tels changements, faisant face à d'immenses enjeux éthiques alors que se précisaient les capacités de l'intelligence artificielle, comment pouvions-nous faire société et définir un hori-

zon de sens commun ? Bien sûr, tout n'était pas sombre, mais reconnaissons que les perspectives où poser le regard avec sérénité étaient rares. Tout n'était pas non plus de la faute de l'école, mais elle n'était pas à la hauteur. Alors que le monde se complexifiait, elle refusait aux élèves les mots et la culture indispensables pour le comprendre et le penser. En réalité, elle ne savait plus elle-même quel était son rôle. Les parents l'ont compris et ils ont pris peur."

Un apprentissage flexible et personnel

Dans l'enseignement francophone belge, tout a vraiment basculé un peu avant les années 2030. C'est alors que de grands groupes privés, par l'intermédiaire du numérique, ont démocratisé l'enseignement à distance. Jusque-là, les familles étaient restées fidèles à l'enseignement public, notamment parce que le privé coûtait cher. Mais quand l'e-learning de très haute qualité s'est développé, elles sont massivement parties.

Dominique Hazette se souvient bien de cette époque. "Les établissements privés se sont rapidement multipliés. Ils offraient de super manuels numériques, couplés à un suivi humain minimum mais individualisé, raconte cet ancien ministre. Les élèves travaillaient chez eux, ou dans une grande salle. Quelques activités communes leur étaient proposées, et ils pouvaient surtout être suivis par un accompagnateur, à raison de quelques heures par semaine. Le dispositif était redoutable : les outils numériques étaient de qualité, personnalisables grâce à la puissance des algorithmes, et ils intégraient les dernières nouveautés en termes de pédagogie et de neurosciences. Ces établisse-

ments privés répondaient en définitive à tout ce que l'époque souhaitait en matière de flexibilité et de personnalisation de l'apprentissage. Au début, le pouvoir politique a minimisé le phénomène, mais quand, dépassés, les profs sont descendus dans la rue, il a pris le taureau par les cornes."

"Nous sommes alors partis du principe que l'école n'était plus le seul acteur de l'apprentissage qui se jouait dorénavant tout au long de la vie et qui était, malheureusement ou non, massivement pris en charge par des acteurs privés, continue Dominique Hazette. Du coup, pour que l'école publique puisse retrouver un rôle et puisse atténuer autant que possible les inégalités sociales, nous l'avons recentrée sur la transmission des savoirs fondamentaux. Les réformes ont alors été profondes. Les attendus des programmes ont offert plus d'autonomie aux établissements. Un examen d'entrée pour les futurs enseignants portant sur la maîtrise du français et les capacités relationnelles requises pour enseigner a été imposé. Nous avons également augmenté le salaire des profs pour redorer la profession qui était dévalorisée et devenue un choix par défaut. Progressivement, le corps enseignant, doté de moyens dont il avait été privé, est redevenu une troupe d'élite respectée et performante. Les établissements publics se sont alors relevés. Tout cela n'aurait pas été possible sans un consensus politique qui a consisté à dire que l'école s'était écroulée sous le poids des missions qu'on lui avait assignées. Elle n'était pas seule en fuite : on lui demandait de répondre à toutes les faillites familiales et sociales. Alors qu'elle devait sensibiliser les jeunes à tous les enjeux, elle leur mentait en les faisant réussir sans qu'ils aient intégré les principaux savoirs fondamentaux."

Aristote faisait mieux avec moins

Dans le centre-ville de Bruxelles, l'école publique Alétheia, fondée il y a quinze ans à la suite de cette réforme, ne paye pas de mine. Ses vieux bâtiments hétérogènes témoignent mal de son excellente réputation. Dans son bureau, le directeur Pierre Tabart range quelques feuillets, ces smartphones à la mode, à l'écran A4 pliable et translucide. Il les admire, les compare à son vieil écran portatif qu'il range dans son bureau, coupe ses assistants vocaux et nous offre vingt minutes de son temps.

"Nous n'interdisons plus les objets connectés à l'école, c'est impossible. Heureusement, les dispositifs permettant de détecter qu'un élève active son smartphone ont facilité le travail des enseignants dans les classes. Plus que jamais par ailleurs, nous utilisons les atouts pédagogiques du numérique. Les dispositifs dits de classe inversée par exemple, qui permettent à l'élève d'apprendre par lui-même le contenu de la matière, et de réaliser les exercices pratiques en classe, ne sont pas systématiques, mais réguliers. Cependant, le numérique est toujours soumis aux finalités de l'enseignement, et s'il met en péril la concentration, la persévérance et le sens de l'effort, nous l'écartons de la classe."

Pierre est un drôle de résistant. Le numérique n'est

pour lui qu'un outil parmi d'autres. Un outil utile, mais "dangereux". L'essentiel, explique-t-il, est de soigner la "patrie intérieure" de chaque enfant. "Son fort intérieur en d'autres mots, là où il peut faire résonner les connaissances et les événements. Seule cette maturation confiante et patiente, dans le silence et la maîtrise du langage conjugués, lui permettra de grandir et de discerner sa vocation. En ce sens, la sagesse et la connaissance ne seront jamais relatives à la quantité d'informations disponibles. Sinon, nous qui bénéficions

d'Internet, combien devrions-nous être plus intelligents qu'Aristote, Thomas d'Aquin ou Spinoza... C'est là que se trompent les tenants de l'intelligence artificielle qui confondent la quantité des informations traitées, et la qualité du discernement. Très pratiquement enfin, comment traiter de l'information reçue si on ne sait pas décortiquer la syntaxe d'une phrase, ou mettre en relation un événement et son contexte ?"

Le numérique n'a remplacé personne

"Le numérique est utile, insiste le directeur, mais attention, l'intelligence artificielle et le transhumanisme, ses descendants qui frappent désormais aux portes de notre civilisation, sont plus dangereux. En nous promettant tout, l'augmentation de nos capacités physiques et mentales, ils nous font entrer dans le royaume du désir d'être toujours plus. Ici, dans notre établissement, nous souhaitons non pas que nos élèves se rêvent toujours plus puissants et armés d'une puce qui multiplie les capacités de leur cerveau. Nous souhaitons plutôt qu'ils se voient tels qu'ils sont, avec leurs fragilités et leurs capacités qui fondent leur unicité. C'est par là que naissent le respect et le service : mon voisin a en effet quelque chose à m'apporter car je ne me suffis pas; et si j'ai besoin de lui, il a besoin de moi. C'est par là aussi que nous apprenons à faire société, et c'est en ce sens que la transmission des savoirs trouve tout son sens.

Cette transmission inscrit l'enfant dans un langage et une culture qui le dépassent mais qui lui permettent d'être soi. Elle n'aliène pas comme on a parfois pu le croire, elle permet la vraie liberté puisqu'elle offre les outils pour discerner ce qui est bon pour soi. Cet apport de la culture, le numérique ne l'a pas rendu obsolète."

"La culture, le savoir et le langage assurent la résilience, l'esprit critique et la capacité de mettre en perspective le quotidien, acquiesce Stéphanie Decroix. La culture est en ce sens non pas une distraction qui orne nos vies et que nous pourrions aller consulter de temps en temps grâce au numérique, elle est au contraire ce qui fonde une personnalité, et ce qui permet à l'élève de répondre à l'appel le plus haut qui résonne en lui."

"Pendant un temps, on a cru que le numérique remplacerait les profs en apportant à l'élève tout ce qu'il devrait connaître, conclut Dominique Hazette. C'est le contraire qui s'est produit. Dans la jungle du numérique, les profs sont redevenus des guides. Dans un dialogue permanent, humain et personnel avec les élèves, l'enseignant enseigne ce qu'il est, prend patience, fait grandir puis s'efface. Aucun objet connecté ne fait encore aussi bien."

→ (*) Tous les personnages cités sont fictifs.